

## Une journée de merde.

Vous me dégoûtez tous avec votre bonheur ! Avec votre vie qu'il faut aimer coûte que coûte... Moi, je veux tout, tout de suite, et que ce soit entier, ou alors je refuse ! Je ne veux pas être modeste, moi, et de me contenter d'un petit morceau, si j'ai été bien sage.  
Antigone (Anouilh)

\*\*\*

*'This is Sparta !'*

6h29.

6h30. Clic. Camille ouvre un œil, vitreux. La radio vient de s'enclencher. Le crédit lyonnais fait des prêts étudiant. Réveillé par des pubs, rien de pire. Quoiqu'en fait si : le tonnerre gronde, il pleut à verse dehors. Ça commence mal, il s'est couché il y a deux heures. Ça, c'est sûr, la soirée d'hier était géniale. Bien plus que la journée morne et standard qui arrive.

Il éteint le réveil et pousse la couverture. Il est seul à la chauffer depuis qu'elle est partie. Elle n'a dormi là qu'une fois, finalement. Putain, qu'il fait froid. Ses yeux piquent encore de sommeil. Il se lève, allume la lumière, rampe dans la cuisine. Encore oublié d'acheter de la confiture. Soit, juste le café alors. Non plus. Acheter des filtres avec la confiture.

Direction la salle de bains, clic/bzz. Une des deux ampoules vient de griller. Plic plic ? Merde le vasistas. Y a de l'eau partout. Le fermer. Jeter les serviettes et le peignoir par terre pour éponger et aviser ce soir. Garder une serviette pour se sécher au sortir de la douche. Trop tard. Rentrer dans la douche, s'arroser, se savonner. Sortir, greloter, marcher dans le tas humide et bientôt puant. Se laver les dents en récupérant les restes de dentifrice qui ont collés dans le lavabo hier. Penser à aussi acheter du dentifrice.

Retour dans la chambre, un œil au réveil. Sept heures. Ouvrir un tiroir, être déçu. Un autre, désespérer. Enfiler les chaussettes et le caleçon de la veille. Être écœuré par l'odeur de tabac froid qui émane du seul blouson à capuche. Prendre sur soi, l'enfiler. Prendre son sac de cours, oublier d'y mettre des feuilles blanches, comme depuis une semaine. Prendre son téléphone, sa montre, sortir et claquer la porte.

- Merde les clés. Chier.

Mettre les écouteurs sur les oreilles, allumer le lecteur mp3. Ranger les écouteurs : plus de batterie. Marcher sous la pluie jusqu'à l'arrêt de bus, le rater de cinq secondes, se mouiller d'attente pendant dix minutes. Monter dans un bus bondé, suant, humide et nauséabond. Rien de mieux pour se mettre en condition. Descendre et rentrer dans le lycée. Vouloir aller aux chiottes le jour où elles sont bloquées parce que quelqu'un les nettoie. Aller devant la salle. Être le premier et être seul. Enfin un truc bien. Voir arriver ses camarades un à un de l'entrée. Leur serrer la main, leur faire la bise. La voir arriver, la voir te voir, la voir t'éviter. S'empêcher d'y penser. Voir le prof ouvrir la salle. S'asseoir, sortir ses petites affaires. Y penser. Faire tourner son stylo autour de son pouce. Recevoir un 2/20 à 8h12. Cette journée s'annonce très mal.

- Eh, Camille, ça va ? demanda Bob, voisin, et ami parce que terriblement différent

- Toi, ta gueule.
- Pense à autre chose, gars ! Tu peux pas rester comme ça ! C'était bien la soirée hier ?
- Génial, répondit-il en pointant du doigt la note sur sa copie.
- Essaie au moins d'écouter en cours. C'est pas difficile ce qu'on fait.
- Sûrement. De quoi parle-t-on ?
- Espaces vectoriels euclidiens, et...

Tourner la tête, voir par la fenêtre. En face les secrétaires se mettent doucement au travail, elles prennent leur café. Tu comprends pourquoi il faut une semaine pour avoir un certificat de scolarité maintenant ?

Se rendre compte que le prof est à la page dix du poly, en être à la trois. Tourner les feuilles. Regarder sa classe et se demander qui mériterait de survivre s'il y avait une prise d'otage. Ne voir personne à part Bob. Ne pas y penser. Ne pas penser à elle. Ne pas penser à celle qui est dans la salle d'à côté. Ne pas penser à cette salope. Cette pute. Ne pas penser à Caroline. Trop tard. La haïr. L'aimer. L'aimer. Ne pas penser à la semaine dernière quand dans le parc et la nuit elle lui avait dit 'je t'aime'. A quand il l'avait serrée dans ses bras. Ne pas penser à samedi soir. Avoir la gorge qui se serre, les yeux qui se brouillent, se mouillent.

Entendre dix heures sonner. C'est la pause. Voir le prof faire semblant de ne pas entendre la sonnerie. Sortir, enfin. Ne pas regarder à gauche. Regarder à gauche. La voir venir, lui faire la bise, parce qu'il y a les autres. Faire semblant d'encore bien s'entendre, parce qu'il y a les autres.

La regarder partir. Quel cul.

- Allo la Lune ? Ici Stéph !
- Que ? Quoi ? Qéya ?

Pas trop fatigué d'hier ? J'suis claquée. Toi t'étais joli tiens ! Je suis contente de voir que tu recommences à t'amuser, dit-elle d'un ton négligé. Ils savent qu'il faut dire n'importe quoi pour occuper son cerveau.

Si, déboité. Mais c'est vrai que c'était bien.

Quelques secondes de silence.

- J'y arrive pas.
- Tout ne peut pas être immédiat, tu sais.
- Ok, je te la refais : j'y arriverai pas. Faut que je change d'air, faut qu'elle sorte de ma vie.
- T'es chiant. Au fait, faudrait vraiment que t'achètes un capo comme ça on pourra chanter 'Advertising space' un peu plus juste ! Tu passes chez moi ce soir ou t'as trop de boulot ?
- On verra. Faut que j'y aille, ma classe est rentrée, la porte est fermée. Il est déjà parti.
- Je t'attends à midi, lance-t-elle. Il annonce faiblement de la tête.

Camille s'assoit, le prof referme la porte, et dit quelque chose qui provoque rumeur, bruit, et stupeur

parmi la classe. Lui n'est pas là, il est nulle part, il n'est pas.

- T'as une feuille ? demande Bob.
- Pourquoi ?
- Ben y a contrôle surprise, là...
- Non.
- Comment ça non ?
- Parce que déjà, je suis désolé mais je n'ai pas de feuilles depuis une semaine. De plus, non il n'y a pas contrôle surprise pour moi.
- Pardon ?
- Regarde.

Camille enfourne ses affaires dans son sac, met sa veste, se lève. Pas un bruit dans un classe, une trentaine de paires d'yeux sont tournées vers lui. Il prend son sac et sort, fermant soigneusement la porte derrière lui. Il avait toujours rêvé de faire ça. De dire 'fais chier', de se lever et de partir. Il venait de le faire, mais n'en avait rien à foutre à cet instant. Même le prof est resté bouche bée devant cet acte. Dans la classe du bruit court de tables en bureaux, Bob se dit 'mais qu'il est con !' et sourit intérieurement. Respect. Tu l'auras fait. Pas dans les conditions que tu voulais, mais tu l'auras fait.

Bon, maintenant que faire ? 10h10, il pleut, il fait froid, il vient de sortir triomphalement de cours, passe devant la salle. Elle est là, de l'autre côté, en cours d'éco, sûrement en train de prendre des notes. Peut-être qu'une mèche la gêne et qu'elle la repousse d'un geste aérien. Ses grands yeux bleus doivent se lever pour regarder le tableau. Elle a sûrement les jambes croisées, comme d'habitude. Elle ne pense sûrement pas à lui, comme d'habitude aussi.

Camille va au CDI, dans une de ces geôles aménagée pour les prépas. Les prépas, ces jeunes à qui tout a toujours réussi jusqu'à la terminale, qui ont eu le bac avec mention, et qui pour la majorité ont les capacités émotionnelles et sociales d'un berger du massif central. Lui, c'est sûr n'est pas comme ça. Il a toujours été très sociable, à l'aise parmi les autres. Mais là, se passent des choses qu'on apprend en se les prenant dans la tronche.

Il faut penser à autre chose, alors il faut prendre un livre et lire des mots. Tiens, un journal sur le déclin de la culture française, c'est exactement ce qu'il lui faut.

Il le lit avec application, soupesant chaque phrase, regardant derrière chaque mot. Il faut trouver ça passionnant. Il le fait tellement bien qu'onze heure sonne et qu'il n'entend rien. Midi sonne, il est toujours à gratter le fond même du dossier.

Stéphanie vient d'ouvrir la porte. Elle se tient dans son embrasure, le regarde en souriant. Il est tellement concentré sur sa tâche. Stéphanie est une amie de Camille. Elle est belle, intelligente, fine, pleine de répartie. A peu près ce qu'il est aussi. Ils sont sortis ensemble dans le passé. Ils ne sont pas restés ensemble : s'ils avaient fait ça, ils se seraient mariés dans l'année. Ils se sont donc séparés, sur un commun accord, pour vivre encore un peu leur jeunesse. Mais rien ni personne ne se sont jamais aussi bien compris. Depuis ça leur arrive encore de coucher ensemble, et ils sont les meilleurs amis du monde. Ces deux âmes doivent se connaître depuis bien des réincarnations.

- You hou ! On va manger ? Les autres n'attendent pas indéfiniment !

- T'es là toi ? Depuis quand ? Désolé j'étais pris dans...
- Je viens d'arriver. Lève-toi, on y va.
- On mange avec qui ?
- Bob, Céline, et peut-être Chris.
- Elle sera sûrement à la cantine.
- Alors allons manger dehors, je t'offre un kebab !
- Vendu ! Harissa pour moi !

Peut-être qu'en se forçant à sourire, il ira mieux. Oui, c'est en cela un sombre crétin.

\*\*\*

*'Auri sacra fames !'*

Quinze heures sonne. F-i-n-i-e ! La semaine est finie. Le cours d'histoire a été long, mais voilà, comme toujours, le temps faisant, il s'est fini. Et c'est le week-end !

- A plus les filles, bon week-end !
- Au fait Caro, y a la soirée chez Céline demain, tu seras là !?
- Bien sûr ! D'ailleurs cette après-midi j'en profite pour aller m'acheter des affaires : je n'ai plus rien à me mettre...

Et faisant volte-face, elle sort du lycée. Qu'il est dur d'être en terminale ES. Arrivant aux Galeries Lafayette, elle retrouve Nat', qui avait déjà commencée son shopping. Et deux heures durant, ce fut un balai dans la cabine d'essayage, de débardeurs en jupes, de jeans en chemisiers, de string en soutien-gorge. Qu'elles sont heureuses. Et connes.

Déjà dix-sept heures, et ce sont les mains pleines de futilités affriolantes qu'elles se réveillent comme d'un rêve : le froid hors de Nice Etoile les rappellent à la dure vie, celle où exister n'est pas payer. Celle où exister est être belle. Leur vie. Pouffes.

Quelques pas dans la rue crasseuse, au milieu de la plèbe et les voilà dans un salon de thé embaumé de jasmin, à l'ambiance feutrée et quiète. Du jasmin de synthèse sûrement, mais qui a déjà senti du vrai jasmin ? Et s'en soucient-elles ?

- Tu fais quoi ce soir ? demande Nat', fille d'un père riche et d'une mère jolie.
- Je sais pas, je me tâte. Pierrick voulait qu'on se voie (elle aurait écrit 'voit'), j'hésite. C'est pas le bon moment, si tu vois ce que je veux dire. Alors...
- Moi c'est la dèche, coincée chez moi toute la soirée avec mes vieux, et un couple d'amis à eux. Merci le vendredi soir !
- Bah, au moins tu pourras un peu te reposer. T'as la peau fatiguée en ce moment ma belle.

Un ange passe, et un regard noir et de travers se pose sur Caroline.

- Et c'en est où avec Camille ?

Touché.

- Nulle part, c'est fini. On se fait la bise et c'est tout. On s'évite si on peut. Je pense que de toute façon, il est toujours amoureux de...
- Moi je pense pas, coupa Nat' sèchement.
- Il y a des choses qui se sentent. Je te dis qu'il est toujours amoureux.
- Écoute, tu es superbe, tu les as tous à tes pieds. Un de plus, un de moins. Ça ne t'atteint tout de même pas ?

Touché.

- Bien sûr que non, convint-elle. Bon, je vais y aller, il est déjà six heures et demie.

Elles se lèvent, insèrent un bout de plastique bleu dans une console grise qui hoquète un ticket. L'argent, ça n'existe pas. Et s'étant faites la bise, chacune part de son côté.

Là, faut dire un truc. C'est qu'on peut avoir les tunes qu'on veut, personne ne peut vous apprendre à avoir du mental, à être digne de vous-même. Et cette remarque n'est pas innocente. Pendant tu lisais ça, Caro envoyait un sms. Oui, exactement, à Camille. Elle lui proposait de se voir ce soir, juste comme ça. Au moins elle saurait et elle pourrait prouver à cette jalouse de Nat' qu'il était toujours... Déjà ? La réponse aura fusée en moins de cinq minutes. C'est oui évidemment. On se sent forte et puissante, un mec à ses pieds. Ce soir, vers 21h, devant le lycée.

\*\*\*

*'Amitié qui finit n'avait point commencé' Publius Syrus*

Savez, on apprend à encaisser en prépa. On apprend toujours contre soi-même, comme l'a dit Alain. Cette après-midi Camille a plutôt appris à ses dépens. Il avait un cours de chimie, matière qu'il exècre, et trois khôlles. Les khôlles. Voilà un terme bien barbare. *Coincidence ? I think not.* Ce sont des interrogations orales en maths, en physique, en chimie. C'est ce qui force les élèves à apprendre leur cours, c'est ce qui permet aux profs qui ressassent leur vie de merde de se lâcher un peu. Oh, bien sûr, comme partout, il y en a des sympas. Mais ce petit jeu où l'on est interrogé une heure durant avec deux compagnons de galère peut très vite tourner à une mise à mort en bonne et due forme. Et personne n'est là pour vous sortir la tête hors de l'eau.

Toc toc.

Sophie ouvre la porte, il est de l'autre côté, déconfit. Rude semaine.

- T'avais quelques formalités à accomplir ce soir, non ?
- Si tu veux parler des mes khôlles, certes. C'est fait.
- Alors ?
- J'ai dû faire un truc vraiment très mal dans une vie antérieure. Au moins pédophile.
- Arrête, je suis sûre qu'il y en a des sympas !

- Bref. On a beau être trois au tableau, j'étais là un peu seul contre tous. Et tu auras noté le crescendo. Maths, physique, chimie. Les maths, rien à dire, rien à signaler, rien à raconter. Une heure de perdue. Puis est venue la physique, où franchement, j'y ai cru. Que j'avais compris des trucs. Tu vois, pour une fois, c'était de la physique et ça s'est bien passé. J'étais content de moi.
- Tu vois que...
- Attends. Si tu veux une métaphore de ces trois khôlles pensent aux trois saisons dans Requiem for a dream. Là, c'était l'été. Juste avant que tout ne s'effondre. Parce qu'en chimie, je ne connaissais rien. Je sais, ce n'est pas bien. Mais j'arrive toujours à feindre en général ou à prendre en pitié le prof. Là, toutes mes connaissances se résumaient à un mot 'chimie'. C'est tout. Aucune formule, définition, chiffre n'occupait ma tête. Et me faire prendre en pitié par le prof était mission impossible. C'était le genre de personne à aimer me voir plonger, à me couler un peu plus et à avoir l'impression d'avoir accompli sa tâche éducative. Bref, j'ai eu quatre et encore il était de bonne humeur, selon ses propres termes.

Dans ces conditions, peu de choses à faire. Il a les larmes aux yeux, mais 'ça ne pleure pas un homme'. Tu parles. Elle le serre dans ses bras, et les larmes coulent, juste cinq petites minutes, mais qui font tellement de bien. Décharger sa journée dans les larmes et sur les épaules de quelqu'un est une chance. Qu'il a. Il la serre encore un peu plus, relâche, et prend sa guitare. Elle prend la sienne aussi. Elle commence un morceau en majeur ; inutile de faire quelque chose de triste. Et c'est parti pour quelques minutes, toutes simples, à chanter 'Femme libérée'. Un plaisir banal, mais peu importe.

Après le dernier refrain, qu'ils ont chanté cinq fois, Camille s'éclipse sur le balcon. Il téléphone à Paul, son meilleur ami, bien que noir. Sans grande raison en fait. Paul n'habite plus Nice, il fait ses études de physique à Paris. Ils n'ont pas besoin de se parler souvent. Quand ils se voient tout se passe comme s'ils s'étaient quittés la veille. Il ne sait pas ce qu'est la prépa, et c'est pourquoi lui seul peut le reconforter. Et ça marche. Ils restent dix minutes en ligne et voilà que Camille a repris du poil de la bête. Cette fille est commune, et c'est le cas de le dire. Combien d'équipes de rugby déjà passées ? Comme lui a dit Paul, c'est une salope. Rien d'autre. C'est tellement vrai se dit-il. Sophie, Bob lui disent ça aussi. Mais bien sûr. C'est évident. Pourquoi ne s'en était-il pas aperçu plus tôt ?

C'est comme une renaissance. Heureux, il est remotivé pour travailler et passer avec succès ses concours à la fin de l'année. Il commence par étape et allume la télé. Sophie s'est assise à côté de lui, ils sont juste biens. Il éteint la télé, et étreint Sophie. Enfin, ça c'est qui aurait dû se passer, vu leurs regards. Camille sent quelque chose vibrer dans son pantalon. Son téléphone. Il n'a vibré qu'une fois, c'est un sms. C'est toujours une petite surprise les sms, qui pourrait bien être en train de penser à vous ?

Oubliez tout. C'est faux. C'est pas une salope. Bien sûr, vous, savez de qui est ce sms. Sophie non. Elle ne voit que Camille se décomposer, sourire, froncer les sourcils, et fixer longuement un téléphone maintenant éteint et inerte. Et elle le voit répondre, appuyer sur le bouton envoi et lever des yeux coupables vers elle.

- Je vais la voir tout à l'heure.
- Je m'en serai un peu doutée. Pourrais-tu me redire ce que tu pensais il y a cinq minutes ?
- Tu sais, je crois que j'avais besoin de penser ça, pour faire mon deuil. Je me voilai juste la réalité. Si elle veut me revoir aujourd'hui, c'est qu'elle a compris des choses, et je suis prêt à passer outre tout ce qu'elle a, m'a fait.

- Foutaises.
- J'y vais à neuf heures.

Et c'est dans l'attente pour l'un et le désespoir de revoir un ami sombrer pour l'autre que le diner s'est passé. Le temps lui semblait dilaté, élargi. 20h45. Et dire qu'il était 43 quand il avait regardé sa montre une demi-heure plus tôt !

- Maintenant que tu y vas, que je n'y puis plus rien, parlons un peu de ce que tu vas lui dire. J'aurai d'abord essayé de t'empêcher de faire des conneries. Tu veux les faire quand même, soit. Mais essayons de les minimiser.
- Que je sois amoureux ou pas, c'est sa dernière chance.
- Combien de fois ai-je entendu cette phrase dans les trois dernières semaines ?
- Cette fois-ci c'est sûr. Je vais arriver avec cinq minutes de retard, pour lui montrer que c'est elle qui m'attend. Je vais me montrer sous mon meilleur jour, qu'elle ne s'imagine pas que je désespère sans elle.
- Faible tactique.
- Ah ! Il est 55, faut que j'y aille !

Elle le regarde sortir, avec son manteau noir et ses illusions. Être une amie, c'est empêcher le vase de tomber, et si cela arrive quand même c'est recoller les morceaux. Sortez la glu.

\*\*\*

*'Experience is in the fingers and head. The heart is inexperienced.'* - Henry David Thoreau

On est en automne, presque en hiver. S'il y avait des arbres autour, je vous décrirais la pâleur jaune et fatiguée des quelques feuilles qui y sont encore accrochées, et qui regardent leurs sœurs, emportées ça et là par le vent. Mais là, tout n'est que béton, métal, froideur et pollution. Ça colle parfaitement avec l'action, un vrai petit miracle.

Bref, la nuit s'est levée, la rue n'est peuplée que de formes noires, qui deviennent visages l'espace d'un instant, juste avant de disparaître derrière soi.

Elle est là, elle vient d'arriver, elle est en retard. Lui est de l'autre côté de la rue, caché au coin, attendant qu'elle arrive. Être fort. Solide. Il traverse, et se font la bise. Qu'elle est belle.

- Tu n'es pas là depuis longtemps au moins ? Je suis désolé, je n'ai pas vu l'heure ! dit-il, ruinant ainsi sa première tactique. Ca n'aura pas tenu longtemps.
- Juste cinq ou six minutes, je commençais à me demander si tu viendrais !

Salope. Je suis arrivé dès que tu es arrivée. Tu joues. Tu savais que je viendrais. Et pourtant je rechute.

- J'ai un peu froid, j'aimerais pouvoir me réchauffer, ajouta-t-elle pour rompre un silence qui commençait à s'inviter. Elle lui prouve en prenant ses mains. Il les retire. Quelques secondes trop tard.

- ... Twisted ?

N'importe quel mec qui entend ça n'entend pas ça ; il entend plutôt quelque chose qui ressemble à 'Baise moi tout de suite, je viens de te donner tous les feux verts sociaux-culturels nécessaires pour qu'on s'adonne à nos instincts primaux.' Encore qu'il n'entende sûrement que jusqu'à la virgule.

Et les voilà rentrés dans le Twisted, un pub de la vieille ville, où Camille à ses habitudes. Il y est chez lui, connaît chaque serveur par son prénom, se fait offrir des bières par le barman à la fin de la soirée. L'ambiance y est douce, chaude. On peut, selon son humeur, être très proche du groupe en train de jouer, ou au contraire, monter au paisible étage. Un écho lointain semble alors venir des escaliers, et les sièges faits d'un velours défraîchi semblent inviter à la confiance, appeler à la tranquillité. C'est à l'étage qu'il passe son temps. Aller dans un pub pour boire et s'assourdir avec une musique trop forte lui semble aberrant, futile et vulgaire. Il n'a pas tort. Il le fait parfois.

Il n'a pas commandé, simplement croisé les yeux de la serveuse. Voilà leurs deux bières au cassis qui arrivent. Je vous ai épargné leur discussion ; elle est bien creuse. Chacun évite et contourne les sujets sensibles, essaie de jauger l'autre. Et chacun pense dominer le jeu. Petit à petit les bras et les jambes se décroisent, les mains s'ouvrent. Elle remet une mèche en place.

- Je voulais te dire... commence-t-elle

Elle plonge ses yeux dans les siens un fugitif instant. Il est en train de mourir.

- Je suis désolée, j'ai fait une erreur la dernière fois. Je n'avais rien compris.

Reste sur tes gardes. Sur tes putains de gardes. Sois grand prince et ne répond pas. Acquiesce et change de sujet. C'est bon, tu l'as. Encore quelques minutes ici, tu sors, tu l'embrasses et ton idylle (re)commencera. Que tu crois. Pauvre con.

- Je suis pas rancunier. D'ailleurs je pense pas n'être qu'une victime de cette histoire, tu sais.

Bien sûr que si. T'es juste victime de tes sentiments.

De quoi parlent-ils dans la demi-heure suivante ? Il ne sait pas, et peu lui importe. Ils finissent leur bière, et sortent. La serveuse mettra ça sur sa note. Ils semblent errer dans les vieilles ruelles humides, remettant au hasard leur chemin. Ce n'est pas vrai. Il l'entraîne vers le croisement de la rue Biconde et de l'avenue Dumessy. Il ne s'est jamais pris le moindre en râteau en embrassant une fille sous ce porche-là. Les voilà arrivés, il a ralenti, s'est rapproché du mur, a plongé ses yeux dans les siens, pris ses mains. Il s'approche. Il pense que dans cinq minutes la vie lui aura apporté tout ce qu'elle pourrait et qu'il n'aura plus qu'à crever.

Elle détourne la tête.

- Je ne pense pas que ce soit une bonne idée. Cette soirée était géniale, ne gâchons pas tout encore une fois...

Il n'a plus qu'à crever.

1, 2, 3, 4, 5 secondes. Intégrer l'information. Rester digne. Il n'a rien à dire, et il ne peut de toute façon pas. Son cerveau est aux abonnés absents. Trop gênée par le silence qui s'installe, elle ose rajouter un 'restons amis', dans le plus pur style roman Harlequin.

- Tu as raison, c'est mieux comme ça.

Cette phrase nécessita un effort surhumain. Il se souvient lui avoir fait la bise et avoir laissé ses



pieds l'emporter vers chez lui. Chaque pas était insoutenable. Il titubait. Il voulait être mort. N'avoir jamais existé.

Elle, se mordit les lèvres. Elle, avait un peu honte. Il n'avait pas disparu au bout de la rue qu'elle appelait déjà Nat'.

Camille arriva devant chez lui. Fouille ses poches. Les clés. Il les a oubliées ce matin. Il sonne chez la concierge, qui l'insulte copieusement en lui remettant son double. Réveiller les gens à cette heure-ci ! Il n'en a que faire. Cela l'amuse plutôt d'ailleurs, qui de la vieille ou du caniche crie le plus fort ?

Ouf. Enfin rentré. Il ferme la porte et tous les verrous. Il ne le fait jamais. D'ailleurs, jamais non plus ne se couche-t-il par terre pour sangloter. Sa gorge, pleine de larmes, lui fait mal. C'est parfait. Il veut souffrir, se détruire. Combien de temps passe-t-il ainsi ? Impossible de savoir.

C'est ainsi qu'il s'endort, épuisé et éprouvé.

Il a l'impression que personne avant lui n'est passé par là.

Laissons-le seul. Sa chute l'a grandi. Mais encore lui faut-il se relever pour s'en rendre compte.